Éditorial

Jean-Paul Jacob

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/374>

DOI : 10.4000/archeopages.374

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2012

Pagination : 2-3

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Jean-Paul Jacob, « Éditorial », *Archéopages* [En ligne], 34 | 07/2012, mis en ligne le 01 juillet 2012, consulté le 24 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/374> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.374>

BRUX-MAN
2012-241

Traces agraires observées lors du diagnostic mené par Ph. Mellinand (Inrap) aux Baux de Provence début 2012. Elles correspondent à un vignoble romain s'étendant sur plusieurs hectares. Leur datation propre n'est pas connue avec plus de précisions, mais elles se trouvent à 250 m d'un petit établissement agricole, également observé lors de ce même diagnostic, occupé entre le I^{er} et le III^e s. de notre ère et se développant sur 1 500 à 2 000 m².

ÉDITORIAL

Jean-Paul Jacob

Président de l'Inrap

Cette livraison d'*Archéopages* ne manquera pas d'interpeller nombre de lecteurs dont les racines terriennes sont encore vivantes – je n'ose pas dire inscrites dans les gènes – tant il est vrai, comme Henri Breuil l'écrivait dans l'immédiat après-guerre, que « nous venons tout juste de rompre les amarres qui nous reliaient au Néolithique ».

Ruralité, rural : « qui concerne la vie dans les campagnes, qui concerne les paysans » nous dit le dictionnaire. Sans aller, selon un mot d'Alfonse Allais, jusqu' à parler « des villes à la campagne » (encore qu'avec des créations *ex nihilo* des villes nouvelles...). Les auteurs de ce volume vont nous interroger, à la lumière de découvertes récentes, sur ce monde rural, de mieux en mieux connu grâce aux milliers d'hectares explorés par l'archéologie préventive, parfois dans des secteurs où l'archéologie programmée ne serait pas allée, faute de problématique ou de moyens.

Si l'on évoque ici assez peu les paysans en eux-mêmes – pas d'étude de nécropole par exemple –, ils sont omniprésents tout au long de ces pages à travers le prisme de leurs habitats, de leurs pratiques culturelles, de leurs techniques de conservation...

À la lecture de plusieurs articles, sera sous-jacente la question du statut des propriétaires de ces grands domaines antiques, que l'on retrouve dans toute la France et dont plusieurs sont toujours en cours de fouilles comme à Saint-Rémy-de-Provence. Évidemment cette question n'est pas nouvelle, mais elle met en évidence combien l'accumulation des informations par la succession des découvertes permet d'aller plus avant dans la connaissance. Au demeurant, ces avancées constituent une forme de réponse à ceux qui posent, non sans arrières pensées, la question de savoir s'il faut encore fouiller une *villa* gallo-romaine, une série de sépultures de l'âge du Fer ou une batterie de silos du haut Moyen Âge.

Je n'évoque pas ces deux dernières périodes chronologiques au hasard, car ce sont celles qui ont, de mon point de vue, le plus bénéficié de l'apport de l'archéologie préventive, tout particulièrement dans la connaissance de leur « ruralité ». La réalité et la complexité de leurs vestiges, souvent fugaces, ne peut guère s'apprécier que par l'approche de grandes surfaces avec des moyens adaptés.

Les connaissances sur l'habitat et la campagne gauloise ont été entièrement revisitées. En témoigne l'exposition coproduite par l'Inrap et la Cité des sciences et de l'industrie « Gaulois, une exposition renversante ». Et ce haut Moyen Âge méconnu, voire inconnu, oblitéré par les fastes de la Gaule romaine et ceux des châteaux et des villes du second Moyen Âge, qui l'encadrent chronologiquement, s'est enfin révélé, montrant une population active, astucieuse et offensive dans le domaine de l'aménagement des territoires, loin des clichés infligés à des générations d'écoliers : ceux des « rois fainéants » se promenant dans de rudimentaires charrettes tractées par des bœufs sur d'improbables chemins dans l'attente, enfin, de l'arrivée d'un Charlemagne qui remettait de l'ordre dans ce qui, faute de données précises et objectives, apparaissait volontiers comme un « âge sombre », caractérisé par le retour à une forme de vie « primitive ».

Notons aussi que, toujours grâce à ces grands décapages, mais aussi aux multiples diagnostics, d'importantes surfaces du territoire national sont examinées par les archéologues qui ont mis au point, comme l'a écrit Philippe Leveau, « une archéologie des fossés », et scrutées par les spécialistes de la géologie et du vivant (carpologues, palynologues, anthracologues...). Ces études permettent une meilleure appréhension de l'occupation des territoires, de leur mise en culture, de leur « domestication » par l'Homme grâce aux empreintes qu'il a pu y laisser. Gardons à l'esprit ce qu'écrivait en 1991 le géographe Georges Bertrand dans la préface de *Pour une Archéologie agraire* : « le paysage est aussi objet archéologique ». Mais ce message est parfois encore difficile à faire entendre tant sont nombreux ceux qui ne pensent encore l'archéologie qu'en termes de monuments et d'objets.

Aléas heureux de l'archéologie préventive et confirmation du caractère imprévisible de découvertes que l'état de la connaissance ne nous conduisait pas à espérer : l'étude de la représentation allégorique du monde paysan en URSS, permise par la mise au jour des bas reliefs du pavillon soviétique érigé à Paris à l'occasion de l'exposition internationale de 1937 et retrouvés, dans la glacière d'un château du XVII^e siècle à Baillet-en-France, dans le Val-d'Oise.